

telle langue « sauvage ». Mais qui ne voit que ces concordances fragiles ne peuvent être invoquées par la science, et qu'en tout cas elles sont par trop insuffisantes pour nous aider à résoudre l'énigme des premiers balbutiements du parler humain ?

Soyons donc moins ambitieux, et quand nous lisons des livres comme ceux de MM. Dottin et de Morgan (1), si soigneusement construits et si pleins de la sage pensée de vulgariser les résultats de longues recherches, poussées dans plusieurs domaines, estimons-nous heureux des solutions dont le romantisme de nos aînés n'aurait pu se satisfaire. Un sens plus positif de nos moyens d'enquête et de nos possibilités de réalisation critique a inspiré ces excellents guides dont nous ne pouvons trop louer l'effort.

MAURICE WILMOTTE

*Directeur de l'Académie Royale
de Langue et de Littérature française.*



Lettre de Paris

REMY DE GOURMONT. — LE « METIER » D'ECRIVAIN
AMIENS ET EDGAR MALFERE

Le dernier dimanche de septembre, le Tout-Paris littéraire d'aujourd'hui qui n'était pas déjà (ou encore) aux champs et à la mer, s'est transporté à Coutances, en Normandie. Ce n'était point comme on pourrait croire, pour y accueillir, parmi le beau jardin municipal ou au tournant d'une de ces

(1) De Morgan : *L'Humanité préhistorique* (dans la même collection que le livre de M. Vendryès, Paris, Renaissance du Livre) G. Dottin. *Les anciens peuples de l'Europe* (dans une collection consacrée aux antiquités nationales), Paris Klincksieck.

ruelles capricieuses et musardes que domine une cathédrale magnifique, la venue de l'automne mouillé. On inaugurerait ce jour-là, afin d'ancrer mieux son souvenir dans la terre natale, un buste de Remy de Gourmont, œuvre de Mme Suzanne de Gourmont.

C'était un peu une fête de famille, puisque ceux qui se trouvaient là sont des fervents de la communauté gourmontienne qui ne cesse de croître et se développer. Il n'en saurait être autrement d'ailleurs, tant on peut aller de divers côtés à Remy de Gourmont et trouver dans son œuvre de quoi admirer, chacun selon ses goûts, comme il est naturel chez un écrivain qui fut tout ensemble romancier et poète, critique et philosophe, philologue et grammairien et qui suivit, avec une originalité indiscutable et une curiosité patiente et passionnée, les routes entrecroisées du savoir et de l'intelligence.

Mme Rachilde, Alfred Vallette et Louis Dumur qui, tous trois, vécurent dans l'intimité de l'auteur de la *Culture des Idées*, presque autant que le fit Jean de Gourmont qui cohabita jusqu'à la fin avec son frère, Georges Le Cardonnel, Gustave-Louis Tautain, Jules de Gaultier, Eugène Morel, Marcel Coulon, le docteur Voivenel, Louis-René Doyon étaient là. Était là aussi le poète Charles-Théophile Feret qu'on trouve vibrant, fougueux et lyrique à l'avant-garde de toutes les manifestations d'art et de poésie qui exaltent la Normandie et les glorieux descendants des Skaldes qu'il a chantés. Il y avait là également un autre frère de Remy de Gourmont qui n'a point quitté sa province et qui, doué d'un beau talent modeste, signait autrefois, et signe peut-être encore, sous le pseudonyme de H. Malherbe, des chroniques littéraires substantielles dans un journal havrais.

Pour l'hommage à celui qui compte, dit-on, parmi ses lointains ancêtres paternels un compagnon de Rollon, le chef Gormon, comme Hamlet, prince de Danemark et, plus sûrement Gilles, le fameux imprimeur, puis, parmi ses ascendants maternels, François de Malherbe, s'étaient associés aux parents amis et disciples, le maire de la petite ville et toute la population du canton, les femmes en atours et belles coiffes de jadis.

Et il y eut des chants, des danses, outre des discours et un banquet, de quoi réjouir l'ombre sceptique mais sensible du

bon philosophe qui aima souverainement la nature, la jeunesse et l'amour.

Des souvenirs me reviennent à propos de Remy de Gourmont. Je revois en pensée Jan Lorentowicz, un noble écrivain polonais qui habita longtemps Paris, me racontant sa première visite rue de Seine. Je l'entends me dire avec son indéfinissable accent et sa courtoisie un peu railleuse : « J'ai sonné. Une vieille femme encapuchonnée vint m'ouvrir. M. Remy de Gourmont ? demandai-je dans l'obscurité. — C'est moi, répondit la vieille femme ! »

Pierre de Querlon, qui a écrit une biographie de Gourmont devenue aujourd'hui introuvable, parlait aussi, en termes pittoresques des accoutrements intérieurs du philosophe : « Il portait une robe de velours noir et un bonnet de feutre qui le faisaient ressembler à un moine de l'ordre du Purgatoire », disait-il. Mais je ne répéterai pas une phrase de Moréas qui m'a toujours paru méchante et injuste. Le poète des *Stances* était du reste, ce jour-là, dans une de ses heures de mauvaise humeur.

J'ai rencontré quelquefois, comme tout le monde ici, Remy de Gourmont faisant sa promenade quotidienne sur les quais. Il était vêtu d'un pardessus à pélerine sous laquelle il portait toujours quelque vieillerie trouvée en fouillant les boîtes à bouquins. Son tour fini, il regagnait son appartement d'un pas un peu automatique, la tête très droite. Au café, le soir, il lisait tous les journaux et notait, au fur et à mesure, qu'il lisait, ses réflexions.

Le jour de l'enterrement de Remy de Gourmont, il y eut à Saint Thomas d'Aquin, sa paroisse, beaucoup de monde, mais pas cette foule de jeunes qu'on eût souhaitée. C'était en pleine guerre et « la jeune littérature » était aux armées. Plusieurs bleu-horizon permissionnaires et un certain nombre d'auxiliaires s'y trouvèrent pourtant. Je suivis le corbillard un moment avec Georges Le Cardonnell et Adolphe Lacuzon, le fier poète d'*Eternité*. Puis, comme nous étions alors aussi mal portants l'un que l'autre, nous quittâmes le convoi à un tournant du Boulevard Saint-Germain, pour entrer nous reposer au café de Cluny.

Naturellement, on parla de l'évolution des idées de Remy de Gourmont, surtout de ce billet journalier qu'il donnait pen-

dant la tourmente à *la France* et qui avait fort déçu quelques-uns de ses amis, moins soucieux que lui d'éprouver et contrôler leurs pensées. Les paroles judicieuses de Le Cardonnell me frappèrent : « Il devait aboutir là, disait-il à peu près. Il devait logiquement, étant donné son souci de tout vérifier, reconstruire après avoir dissocié et démoli. De même qu'il avait voulu justifier le symbolisme jusque dans ses erreurs et qu'il avait été dès lors amené à poser les principes essentiels de la langue française et du style, ainsi politiquement, après avoir écrit le *Joujou-patriotisme* et telle phrase qui fit scandale en un temps moins osé, il devait recouvrer le sens social et arriver à la défense des grandes idées qui sont l'armature nécessaire d'une nation ».

Nous n'étions pas tout-à-fait d'accord, s'il me souvient bien, Lacuzon et moi, sur les raisons secrètes de cette évolution d'un esprit infiniment souple, mais nous étions d'avis tous trois que celui qui, naturiste, sensuel, sceptique et païen s'en allait en ce moment parmi les chants liturgiques et les prières catholiques, avait eu, à son insu peut-être, le culte de la tradition, cette force cohérente qui soutient dans les grandes crises, un peuple et sa littérature.

* * *

La grande question de ces vacances a été celle posée par notre confrère Ernest Prévost dans une vaste enquête menée au *Figaro* et qui a occupé pendant tout le mois de septembre dernier plusieurs colonnes du supplément littéraire hebdomadaire de ce journal. « Pensez-vous, a demandé M. Ernest Prévost à bon nombre d'entre nous, qu'un écrivain doive faire un autre métier que celui d'écrivain ? »

Cette question, comme celle des prix littéraires et des prix académiques — elles se tiennent du reste plus qu'on ne croit — est toujours d'actualité. Elle est devenue d'une acuité plus grave que jamais, aujourd'hui que les loyers sont inabordables, que les impôts sont aussi nombreux que les beaux jours, que la rame de papier est hors de prix et les plumes d'acier de mauvaise qualité.

Le problème à résoudre avait été énoncé avec une particulière vigueur par M. Edmond Haraucourt, poète et conservateur du

Musée de Cluny, sous la forme péremptoire qu'on lui connaît, dans un banquet (j'en ai écrit ici en juillet) qui réunissait plusieurs centaines de littérateurs, les uns sans profession accessoire, les autres, la plupart, ayant une profession, libérale ou non, principale ou adjacente, nettement avouée et patente : magistrature, journalisme, fonctionnarisme, et qui tous d'ailleurs applaudirent. M. Edmond Haraucourt disait, visant surtout les poètes comme étant, à coup sûr, les plus imprévoyants aussi bien que les plus nombreux : « Malheur à ceux qui chantent pour en vivre. Le rêve n'est pas comestible... Il faut pourtant manger. Il faut donc, prendre un métier. N'importe lequel ! Paveur ou diplomate, facteur rural ou avocat, menuisier ou bibliothécaire, être n'importe quoi, mais être quelque chose, et faire de sa vie deux parts : une pour l'idée, une pour le pain. A tous les jeunes poètes qui viennent me présenter leurs premiers vers, je crie ce même cri : « Fais comme moi, prends un métier ! ».

Cette affirmation avait provoqué entre MM. J.-H. Rosny aîné et Henri Duvernois, tous deux hautement autorisés, une controverse sur ce point délicat dans *Comœdia*. M. J.-H. Rosny aîné opinait pour, M. Henri Duvernois était contre. Les manières de voir opposées se justifiaient par de bonnes raisons. En reprenant ce thème qu'il avait du reste amorcé dans son courrier littéraire de la *Victoire* et en ouvrant là-dessus un vaste referendum, M. E. Prévost a fourni au débat une ampleur remarquable. Les écrivains interrogés, à de rares exceptions, ont traité le sujet avec le sérieux qu'il comportait. Les avis, naturellement, ont continué d'être très partagés avec une forte propension pourtant dans le sens de l'affirmative. Les arguments excellents n'ont point manqué de part et d'autre. Et si la question n'est pas résolue, c'est peut-être qu'elle est insoluble. Il semble impossible de trancher le problème d'une façon absolue. M. Gustave Geffroy a judicieusement observé qu'il y a là pour chacun une affaire de conscience et d'audace où nul ne peut prendre conseil que de soi-même. Cas d'espèce et distinctions, comme toujours et partout. Faut-il faire un métier autre ? Autant, ô Malthus, demander : Faut-il faire des enfants ? Faut-il, quand on en a, les envoyer à l'atelier ou à l'usine ou parachever leur éducation au collège ? La question n'offre pas le même aspect pour un père de famille que pour un céliba-

taire. Elle se présente autrement à quarante-cinq ans qu'à vingt-cinq, pour un poète ou un critique que pour un romancier ou un dramaturge. Et c'est là justement un point souligné par M. Charles Dornier qui est un poète, et un excellent poète de la vie moderne et de la réalité quotidienne, ainsi qu'on le voit par son recueil *Feux et chants dans la nuit*, et qui est professeur et excellent professeur, comme je m'en porte garant. M. Charles Dornier a fait cette judicieuse discrimination à laquelle d'autres n'ont pas songé : « Il faut distinguer entre les genres comme le théâtre ou le roman de valeur marchande, cotée, de placement régulier, productif et la poésie qui donne tout juste la gloire à ses favoris et pas toujours de leur vivant ».

On pourrait ajouter encore : tout dépend de la conception qu'on a du *métier* littéraire. Quelques-uns estiment encore que ce métier est le plus noble et le plus digne qui soit et qu'il approche du sacerdoce. Dans ce cas, il n'alimente pas son prêtre et réclame dévouement, sacrifice et renoncement. Alors, il faut bien assurer la pitance journalière, si l'on n'est point né renté, par un quelconque emploi provisoire. C'est la sagesse en attendant le succès. L'écrivain y gagne en indépendance et en dignité, son œuvre en force et en pureté. Parfait ! Toutefois en admettant qu'on s'acquitte comme il sied des devoirs professionnels, il faudra dépenser pour satisfaire à la double tâche une rare énergie. Il en est qui finissent par succomber.

Voilà où en est la question en France ; il serait piquant de connaître, par une consultation du même genre organisée dans un grand quotidien de Bruxelles, l'opinion motivée des écrivains de langue française et de langue flamande de Belgique. La contre-épreuve ouvrirait sans doute des horizons nouveaux sur les difficultés matérielles de la vie des gens de lettres et, sait-on ? des remèdes à y apporter.

On m'assure que M. Ernest Prévost a l'intention de réunir en volume la centaine de réponses déjà publiées et quelques autres recueillies depuis, avec commentaires à l'appui de sa thèse. Ceci ne peut qu'amener de nouvelles et fécondes observations. Je signale que, par anticipation, Barbey d'Aurevilly (un homme qui compte en la matière) a dit son mot sur le sujet : « Il y a dans le monde, écrivait-il dans ses études sur *Le théâtre contemporain*, deux littératures : celle de *métier*

et celle de talent, celle qui nourrit son homme et quelquefois l'indigère et celle qui le laisse glorieusement mourir de faim...» Pourquoi M. Ernest Prévost ne mettrait-il pas cette phrase en épigraphe à son futur livre ?

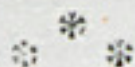
* * *

Un autre thème à chroniques et épilogues, dans la presse, au cours des derniers mois, ç'a été l'annonce de cours, durant l'hiver prochain, au Cercle de la Librairie, pour l'éducation professionnelle des commis-libraires, en vue de remédier à la mévente du livre et de stimuler le zèle des employés des bibliopoles. M. Eugène Rey, secondé par M. Eugène Montfort se propose, de faire une série de leçons pour enseigner à vendre beaucoup de livres et de préférence les meilleurs. Et l'éditeur Albin Michel fonde un prix annuel destiné à récompenser l'initiative des commis de Paris et de province dans la diffusion des ouvrages de sa firme.

D'abord, il est permis de se demander s'il y a, comme on le clairotte, une crise de la librairie. Il semble qu'on ait, en France du moins, plus qu'autrefois le goût de la lecture, qui fait supposer que le public achète à peu près dans des proportions équivalentes. Il se fonde, tous les mois, plusieurs maisons d'éditions et il s'ouvre dans toutes les rues de Paris de nouvelles librairies achalandées. Force est bien d'en conclure que le commerce du livre n'est pas tellement dans le marasme. Mais que les commis-libraires aillent ou non à l'école du soir, je ne vois pas quelle répercussion pratique cela peut avoir sur le débit de la bonne littérature. Le commis-libraire pourra arranger l'étalage de sa boutique d'une façon séduisante; donner la cimaise de sa vitrine aux livres qui ont son attention spéciale; mais c'est tout. Il redevient ensuite une sorte d'agent de transmission. C'est l'acheteur bien plus que l'employé qui fait le succès d'un livre. Et encore l'acheteur ne «marche» souvent que d'après la critique des quotidiens ou la réclame bien comprise dans les gazettes à fort tirage. Il serait plus urgent d'entreprendre, au Cercle de la Librairie ou ailleurs, l'éducation du lecteur et la formation ou réformation du goût public. Le commis-libraire aura beau être un artiste et un connaisseur, il ne pourra s'empêcher de vendre à qui

désire les acquérir les mémoires de Carpentier ou ceux de Guillaume II. Ses préférences iraient-elles à Paul Bourget ou à Maurice Barrès, rien n'y fera. Et si le client exige un Baudelaire, il sera parfaitement vain de lui présenter les *Divagations* de Stéphane Mallarmé. Et pourtant...

Pourtant, un employé de librairie bien renseigné et amoureux de son métier, tout comme un libraire ou un éditeur qui n'a pas le souci exclusif et cyniquement avoué parfois, de gagner de l'argent, mais entend servir l'art, la langue française, etc., etc., etc. (Le développement est facile), ce commis, ce libraire, cet éditeur peut devenir un guide précieux de l'acheteur, un admirable auxiliaire de l'homme de lettres et un propagateur du bon renom de son pays à l'étranger. Il me serait aisé de me retourner vers l'œuvre de la *Renaissance d'Occident* et de son directeur, à la fois comme revue et maison d'éditions, je n'en ferai rien pour n'avoir point l'air de prêcher en faveur de ma paroisse. Mais un exemple typique me vient à l'esprit et j'apporte le témoignage de ce que j'ai vu et entendu.



Il n'est ni un écrivain ni un lettré, ni un bibliophile averti qui ne connaisse aujourd'hui la *Bibliothèque du Hérisson*, à Amiens. Elle a été fondée et fonctionne dans des conditions telles qu'on peut la proposer tout à la fois comme un modèle d'initiative, d'intelligente compréhension, de hardiesse, de conception et d'organisation. Elle est l'œuvre d'Edgar Malfère. Son créateur a eu cette préoccupation de faire, au prix courant, de belles éditions sur beau papier, avec de beaux caractères, de publier des auteurs d'avenir ou de faire des rééditions d'ouvrages anciens devenus rares, enfin de servir la cause des jeunes trop souvent brimés, volontairement ou non, et chez l'éditeur et chez les libraires. Par des moyens ingénieux de publicité et de réclame à sa portée, par une activité personnelle au profit de chaque auteur, il assure la diffusion des ouvrages parus sous sa firme. Et c'est ce qui manque le plus aux jeunes écrivains cette sollicitude autour de leur nom et de leurs travaux, eux qui n'ont pas toujours la chance platonique de rester en montre avec les « Vient de paraître » des confrères qui ont déjà fait

leur trouée. Triple audace de fonder en province une bibliothèque de poètes et de prosateurs contemporains encore en quête de gloire et de les choisir parmi les moins bourgeois. Entreprise osée en France; où un livre semble voué au silence, au mépris et à l'insuccès s'il ne porte pas l'estampille parisienne. Audace accrue encore du fait qu'il s'agit d'Amiens.

Non que l'antique Samarobriva soit, au cours des âges, devenue une Béotie! Il n'en saurait être ainsi, je crois, quand on possède une cathédrale du XIII^e siècle comme celle qui domine la vallée de la Somme et que Ruskin a définie « la bible de pierres » et quand on a dans son Musée des Puvis de Chavannes. Vais-je aussi rappeler, pour avoir eu occasion de compléter mon savoir historique durant un récent et très méditatif séjour, que la capitale de la Picardie est le pays natal de Pierre l'Ermite, prédicateur et organisateur de la 1^{re} Croisade, de l'élégant Vincent Voiture, de Ducange l'érudit, du poète Gresset, de Delambre, le mesureur du méridien, de Choderlos de Laclos, du grammairien de Wailly, de Dejean, général et entomologiste ? Plus près de nous y ont vu le jour également Jules Verne, notre Wells, René Goblet, qui brilla au firmament politique, Gribeauval, feuilletonniste que j'ai connu conseiller municipal de Paris, Paul Bourget et plus près de nous encore l'auteur des *Croix de Bois* et de *Saint Magloire*, Roland Dorgelès, enfin Nicolas Beauduin, le paroxyste.

La race des savants ni des érudits n'y est éteinte d'ailleurs et il y a, dans le corps enseignant de sa célèbre Ecole de Médecine, des chirurgiens comme le professeur Louis Jullien, par exemple, qui ont une réputation ayant depuis longtemps dépassé les limites de la province.

Seulement, Amiens n'est qu'à cent trente kilomètres de Paris; Amiens ne compte pas cent mille habitants et la concurrence de la capitale, en tout, est redoutable.

D'autres auraient hésité. Edgar Malfère, qui aime les grosses difficultés, a été, au contraire, de l'avant. Et il a réussi, parce qu'il est compétent dans la partie. Mieux que d'autres il sait tout ce qui se rapporte à l'art du livre, ayant été tour à tour ouvrier typographe, maître-imprimeur et auteur avant de devenir éditeur et libraire.

Edgar Malfère est un Brabançon métissé de Français du côté maternel. Il est né à Bruxelles, vers 1880, je crois. Je l'ai beau-

coup fréquenté du temps que j'habitais encore Lille. Il était en ce temps-là, minotier à La Madeleine et, non point comme on l'a écrit, à Armentières. Il avait alors l'ardeur d'aujourd'hui, plus l'enthousiasme de la jeunesse et voulut aussitôt s'agréger au groupe vivant du *Beffroi*. Il n'y arrivait point en inconnu et les mains vides, car il avait dirigé à Bruxelles avec un poète de talent aujourd'hui disparu, Charles Dulait, une revue fringante et débordante de généreuses illusions, *En Art*, dont une sociétaire de la Comédie Française, Mme Dudlay, faisait les frais. *En Art* avait publié des poèmes d'Edgar Malfère, *Le Beffroi* en publia également. Puis, en 1905, sous le signe carillonnant de la revue, l'imprimeur d'hier et l'éditeur d'aujourd'hui, fit paraître, de ses deniers, un recueil de vers « écrits à La Madeleine et à Bruxelles » sous le titre : *Le Vaisseau Solitaire*, auquel je reprochais son peu d'euphonie. Edgar Malfère avait donné ses soins à la composition et au tirage : l'enfant était fort bien venu. L'ouvrage était sorti à trois cents exemplaires tous pareils, ornés d'un portrait de l'auteur, au prix de 3.50 — sur papier alfa comme on n'en fait plus. Mais une note avertissait les amateurs d'autographes que « le manuscrit original relié en chagrin vert était en vente au prix de deux cent cinquante francs », une paille pour la saison ! Sur quoi un confrère envieux avait soufflé à sa femme malicieuse de demander : « Combien sont-ils les manuscrits originaux ? On est si vite porté à mal faire. »

Les chers confrères ni les critiques ne furent assaillis par l'ouvrage. Fièrement, Edgar Malfère n'envoya d'hommage d'auteur qu'à quelques maîtres vénérés, entre autres Verhaeren, qu'il appelait le plus grand des lyriques, et à quelques amis. Pour le reste, je dus user de mon autorité directoriale afin d'obtenir un service de presse. *Le Vaisseau Solitaire*, écrit presque totalement en vers libres, était d'une poésie âpre et sauvage, à l'amertume tragique et, par endroits émouvante, d'être puisée à même la réalité. Le poète annonçait comme devant paraître *Les Rages altières*, poèmes ; *Le Vagabond nocturne* ou le *Roman du Sommeil*, les *Idylles prolétariennes*, les *Beuveries prolétariennes*, nouvelles, *Tamarilla*, roman poétique, les uns et les autres donnant, dès leur titre, comme l'accent et la direction de ses tendances.

Quelques-uns de ces nouveaux poèmes et de ces proses furent

publiés. On en retrouverait dans la collection du *Beffroi*, dans les *Bandeaux d'Or*, de Paul Castiaux, et dans le *Divan* de M. Henri Martineau qui, lui aussi, a ouvert boutique de libraire à Paris, mais continue d'écrire, tandis que Malfère, dès 1910, avait renié ses dieux et, s'il lisait toujours les jeunes revues comme les anciennes, n'y collaborait plus. Il m'a même assuré avoir détruit le stock d'invendus qui lui restait du *Vaisseau Solitaire*. J'avertis les bibliophiles qui me suivent : s'ils rencontrent le volume sous sa couverture vert-olive qu'ils n'hésitent point à l'acquérir. Il n'en court pas cinquante exemplaires par le monde.

Voici, au surplus, deux inédits de Malfère retrouvés dans mes cartons et qui donneront une idée exacte de ses états d'âme et de sa manière.

LE CANAL

*Spectacle quotidien, le canal de la Deule,
Odieux, nauséux, roulant son eau boueuse,
Me fait bien regretter les clairs et gais canaux
De Hainaut,
Où les joncs, les roseaux et les poissons se jouent
Dans la transparence de l'eau.*

*Ici, les longs bateaux sont vagues dans la brume,
Vagues et gris, tels ceux d'un rêve lourd;
L'eau coule, épaisse, et des îlots d'écume
Paisiblement s'en vont à la dérive.*

*Des hommes noirs à l'échine puissante
Le long des quais déchargent le charbon;
Le passerelle est étroite et glissante
Et sous leur poids gémit pour tenir bon.*

*D'autres bateaux chargés jusqu'aux aisselles
Et produisant devant eux un remous
Si général qu'on croirait que l'eau bout
Sont halés par d'osseuses haridelles
Dont les sabots s'ancrent dans le gravier
Et dont les conducteurs jurent à plein gosier.*

*La passerelle de la minoterie
Surplombe le canal d'un tablier de fer,
Et juste en face, à la scierie,
Parmi les hauts cubes de bois,
Quatre scieurs de long juchés sur leurs pavois
Débitent des troncs d'arbres.*

*Le paysage est hérissé de cheminées
Qui montent du cœur noir et grondant des usines
Et dont les placides fumées
Suivent docilement la direction du vent
Pour se perdre dans les nuées.*

*Trois sirènes soudain hurlent qu'il est midi
Et leur meuglement prolongé
Couvre l'appel au pontonnier
D'un marinier soufflant dans sa trompe de cuivre.*

*— Quand un express lancé tout droit sur Armentières,
Qui fait vibrer les airs sous son sifflet strident
Et résonner l'arche unique du pont de fer,
File avec sa rumeur et son panache blanc!*

Voilà un paysage de la Madeleine. La deuxième pièce a été écrite à Amiens :

LE DÉPART

*N'écoute plus les voix charmeuses de ton cœur.
Laisse là pour plus tard tes espoirs de bonheur
Et tous tes rêves ébauchés.
C'est un fardeau cher et choyé
Dont il faut bien que tu t'allèges :
Ta vie hargneuse est là qui t'a tendu ses pièges;
N'écoute plus les voix : à tous les coups sois sourd.
Hardi ! plombe ton cœur et brandis tes poings lourds !*

*Il te faut terrasser cette horrible mégère
Qui s'acharne sur toi sans ombre de raison.
Elle rôde toujours autour de ta maison,*

*Voilà longtemps assez que dure son manège :
Finis-en avec tous ces pièges.
Hardi ! plombe ton cœur et barde ta raison !
Ne tarde plus, ne tremble pas,
Et sors la nuit, la torche au poing !
La rôdeuse n'est jamais loin :
Marche sur elle, et puis, terrasse-là !*

*Tu reprendras plus tard tes rêves ébauchés
Et le fardeau choyé de tes espoirs fervents.
Mais aujourd'hui la coupe est vide où tu buvais
L'âcre vin de la patience
Et c'est enfin le jour mauvais
Des vengeresses violences.
Hardi ! plombe ton cœur et barde ta raison
Pour terrasser cette mégère
Qui rôde autour de ta maison !*

*Frappe, frappe et rachète en un seul jour d'éclats
Les rancœurs de combien d'années !
Frappe, et puis fuis après, car les cloches fêlées
Sonneraient contre toi le réveil des rôdeuses,
Et si fort que tu sois, leur bande échevelée
Aurait tôt fait de te happer et de t'abattre !*

*Partir ! Il faut partir vers d'autres aventures !
Ta rôdeuse là-bas sera moins acharnée,
Peut-être !
Et pour prix de tant de départs,
Tu trouveras bien, tôt ou tard
La maison de repos qui t'est prédestinée :
Où ta rôdeuse domptée,
Assagie et purifiée,
A tes pieds sera couchée.*

Faut-il regretter que la littérature septentrionale ait perdu ce vigoureux poète ?

Elle ne l'a point perdu tout-à-fait, puisque après avoir fait à Amiens, où il s'est marié, le commerce des autos et des cycles jusqu'à la guerre qui lui enleva son frère et associé,

Edgar Malfère a orienté de nouveau son activité vers les goûts et les amours de sa jeunesse et s'est fait libraire, afin de continuer à vivre dans l'atmosphère des livres, et éditeur afin de marquer, semble-t-il, qu'il avait conservé ses tendresses à la poésie. Il suffit pour cela de feuilleter son catalogue.

Audacieusement, il a édité des poètes : André Fontainas et Alphonse Métérié et une transposition en français de ce toujours jeune *Livre des Baisers*, de Jean Second. Et il n'a point découvert, mais quasiment retrouvé Fagus, l'extraordinaire Fagus, de *La Danse Macabre*, Félicien Fagus, né à Bruxelles, ne l'oublions pas. Et il a donné aussi les *Humoresques*, du magicien Klingsor du Beauvaisis, en même temps qu'il rééditait les contes de Théo Varlet, parus jadis au *Beffroi*, ce *Dernier Satyre* en particulier et les hallucinants romans planétaires que le poète de *Notations*, le Peters Hamer d'autrefois, signe avec son compatriote Octave Joncqueel. Et parce qu'il marquait ainsi sa sympathie aux gens du Nord et à ceux qu'il avait appréciés à Lille, naguère, on a cru que M. Malfère, éditeur à Amiens, entendait faire œuvre régionaliste. Pas du tout ! Il est trop avisé pour se cantonner sur ce terrain maintenant périmé. Et on a vu sortir d'ailleurs de l'office de la rue Delambre, la louve romaine de Nonce Casanova ou *Mâadith*, roman de l'Islam par Magali Boissard, cette fille du soleil, et le *Behanzique*, de Toulet et *Les Surprises des sens* du narquois Gaston Picard.

En réalité, comme il me le disait lui-même, quand je l'ai revu, il n'y a pas longtemps, les livres de la Bibliothèque du Hérisson peuvent ne pas plaire à tout le monde, mais ils sont toujours curieux, bien écrits et bien imprimés sur du beau papier, qualités qui ne sont pas tellement communes à notre époque. Et puis enfin, ils sont de mon choix, ajoutait-il, et me plaisent. » Et qui sait si Edgar Malfère n'est pas en train de devenir justement le Renduel de sa génération ? Cette gloire en vaut bien une autre moins certaine.

Il me plaît en tout cas qu'il ait, comme sous un porte-bonheur ou sous un symbole traduisible pour tous, placé sa librairie et sa firme sous l'image de ce hérisson qui représente exactement le motif du premier médaillon du portail gauche de la cathédrale d'Amiens.

LEON BOCQUET.